

Je suis né à l'âge de trois ans. Je n'ai aucun souvenir de ce que j'ai pu vivre avant ce 11 octobre 1978 ; à partir de cette date, tout est parfaitement gravé dans mon esprit. Ce jour-là fut celui qu'avait choisi mon petit frère Fayette pour venir au monde, à l'hôpital civil Blanche Gomez de Brazzaville, Congo. Moi, Régis de mon nom de baptême, j'avais vu le jour à Paris dans le 14^e arrondissement. J'avais à peine deux ans quand notre père, issu de l'ethnie vili, avait été rappelé au pays pour y exercer de hautes fonctions, après avoir obtenu en France son diplôme de sciences politiques ; il était pressenti comme l'un des futurs conseillers du Premier ministre d'alors. Notre mère, issue de l'ethnie téké, qui avait émigré à contrecœur et souffrait du mal du pays, s'était réjouie de ce retour quasi inespéré.

Je me revois très bien dans cette chambre d'hôpital au centre de laquelle ma mère, vêtue de blanc et encore allongée, discutait à voix basse avec mon père et mon oncle. J'essayais de comprendre l'objet de leur conversation énigmatique quand

mon frère Arnaud, de trois ans mon aîné, me fit un large sourire et me tira par la manche pour m'indiquer sa trouvaille. Je tournai la tête et je compris enfin : blotti dans les bras de maman, ce petit être tout fripé aux cheveux lisses, tellement minuscule que je ne l'avais pas vu, était le centre de toutes les attentions. Il y avait donc un autre. C'est ainsi que je fis connaissance avec le mystère de la vie.

À Brazzaville, nous habitons le quartier des immeubles fédéraux, celui où était logée une partie des dignitaires de l'État. J'y partageais mon temps entre d'incessantes escapades et des jeux épiques autour des goyaviers qui bordaient notre bâtiment. Il fallait profiter de la journée le plus possible, d'autant que de nombreuses pannes de courant plongeaient souvent le quartier dans l'obscurité une fois le soir tombé. Les coupures d'électricité survenaient généralement autour de l'heure du dîner qui se terminait ainsi sous les étoiles. La fréquence de ces désagréments n'en diminuait pas l'effet de surprise, et ils provoquaient chez Arnaud et moi un état de joie et d'excitation rieuse tandis que les adultes s'organisaient dans le calme. L'un de mes parents traversait à tâtons l'appartement jusqu'à la buanderie et en ramenait bougies, allumettes ou briquet, ainsi qu'un petit chandelier en fer-blanc. Notre père ou notre oncle Paul – qui vivait alors avec nous – nous ramenait alors sur le large balcon où nous avions dîné quelques minutes auparavant, avant que les ténèbres nous dissipent. Le quartier tout entier se retrouvait ainsi aux balcons, baigné dans la lumière de la lune, sans que personne

ne semble esquisser le moindre mouvement de panique ou d'agacement. Atmosphère feutrée et apaisante qui imprègne toujours en moi le souvenir de ces moments magiques.

Nous nous rendions souvent à Pointe-Noire, la capitale économique située au sud du pays, où résidait une grande partie de la famille de mon père. Je me rappelle qu'au cours d'une des nombreuses balades que nous fîmes sur ses plages que baigne l'océan Atlantique, Arnaud avait trouvé un poisson échoué et avait profité d'un moment d'inattention d'une de nos tantes qui nous accompagnait pour le fourrer dans sa poche. Il me souffla sur le chemin du retour qu'il avait l'intention de le faire cuire une fois que les grands auraient entamé leur sieste. Bien entendu, arrivé à la maison de notre tante, il empestait tellement le poisson crevé qu'on le démasqua sans peine. Il expliqua en pleurant les raisons de son acte qui fit éclater de rire ma tante ; elle s'en amuse autant vingt-cinq ans après.

Je me souviens encore de Poto-Poto, dans la banlieue de Brazzaville, où habitait la famille de ma mère. Avec mes grands-parents, mes oncles et tantes, mais surtout mes cousins et cousines, nous passions des journées rayonnantes de joie et de lumière. Ces moments restent à jamais associés dans mon esprit à l'amour de la famille et du Congo. Je comprends aujourd'hui que je me suis construit, tout petit, dans une stabilité affective et le respect des adultes, dont j'ai tant de fois lu l'absence dans le regard de certains de mes amis noirs des cités de France, ceux qui n'avaient jamais connu l'Afrique.